

CHAPITRE 1

C'ÉTAIT L'ÉPOQUE où j'allais tous les ans à Amsterdam en pèlerinage chez Anne Frank. Je voyageais à travers le monde, quand je ne me cherchais pas un appartement à Londres. Un appartement... Elle, Anne, en avait eu un pendant deux ans. Et depuis son départ, les gens visitaient l'Annexe à la queue leu leu, s'imaginant après une heure d'attente et dix minutes de tour du propriétaire comprendre ce que la famille Frank avait vécu là. C'était l'époque où je n'arrivais pas à concevoir quelque chose comme un chez-moi, même en Grande-Bretagne. Je campais dans les salons de Camden, squattais les bureaux sur The Broadway à Westminster et m'invitais dans les chambres à Poplar. Je voyageais aussi. En Turquie, au Liban, en Israël, en Libye. Je faisais le Moyen-Orient. Nomade, voilà ce que je disais de moi. La vie vagabonde me convenait. Mon travail le permettait, appelait sans cesse les déplacements, exigeait les chambres d'hôtel à Tel-Aviv ou à Tripoli.

Pourtant, nostalgique d'un lieu que je n'avais jamais connu, je sentais par intermittence la nécessité de m'installer. Mais où ? À Tottenham Hale ? Pourquoi pas ? Je n'y connaissais personne et je n'aimais guère le quartier. C'était déjà quelque chose... Impossible de prononcer des mots magiques comme « là, oui, c'est là, c'est bien là ». Anne Frank, elle, n'avait pas eu le choix. Un matin, sa famille avait traversé la ville en abandonnant le chat. Il fallait donner l'impression qu'ils n'étaient pas vraiment partis, qu'ils allaient vite, vite revenir pour nourrir l'animal ou encore qu'ils s'étaient enfuis trop loin pour emporter avec eux leur petite bête. Ils avaient réussi à se persuader que, pour l'ennemi, ce sacrifice constituerait une preuve d'éloignement ou encore un gage de retour.

Les Frank s'étaient installés dans l'Annexe, ce logement minuscule qu'ils avaient dû partager avec les trois van Pels : Hermann, Augusta et Peter, et puis aussi avec Fritz Pfeffer. Le père Frank, Otto, avait tout arrangé. Comme il le pouvait. L'Annexe ou la déportation... On ne peut pas imaginer une plus petite marge de manœuvre. *Cela n'avait pas dû être facile, tous ces gens entassés. Stell dir vor, wie überfüllt sie hier waren ! Les pauvres... quelle misère, tout de même ! Deve ter estado muito difícil tudo isso...* Les gens prenaient un air grave en prononçant

ces phrases, lors de leur visite de la « maison d'Anne Frank ». Ils se réinventaient en fugitifs juifs entassés dans un placard. Cette histoire les faisait taire un instant. Et puis ils recommençaient à se perdre en insignifiances dans toutes les langues.

À chaque fois, dans l'ancien appartement des Frank, j'écoutais très attentivement les conversations des visiteurs qui jetaient un coup d'œil rapide et affolé sur les toilettes. Ils semblaient oublier que les huit êtres de l'Annexe avaient vécu dans la terreur d'être découverts et pas uniquement dans une grande promiscuité. Les deux minuscules bouts d'étage, cachés à la va-vite par une bibliothèque, ne composaient pas seulement un appartement exigu ou peu convivial. Ils servaient de cachette à des occupants terrorisés qui risquaient à tout moment de se faire déporter. Là, les Frank, les van Pels et Pfeffer avaient espéré et surtout désespéré. Et puis après deux ans sans jamais sortir, sans vraiment regarder dehors, avec pour lumière un bout de ciel dans le grenier, les locataires de l'Annexe étaient allés prendre l'air pour la première fois sur la route des camps... Alors une toilette pour huit personnes ne constituait pas un véritable traumatisme.

C'était l'époque où je n'arrivais pas à me décider tout à fait pour un lieu à moi. Je n'aimais pas avoir de

domicile fixe, me sentir confinée trop longtemps dans un espace que je pouvais faire mien. J'étais heureuse de ne pas posséder d'adresse. Je me vautrais dans les chambres des chaînes d'hôtels, impersonnelles et nues. Je me débarrassais au fur et à mesure des objets auxquels on finit toujours, quand on est une personne normale, par s'attacher. Tout aboutissait dans une poubelle : brosses, vêtements, bijoux, livres... Je ne gardais aucune information, j'effaçais systématiquement mes historiques, je me récitais de mémoire les codes, les numéros, les noms, les lieux. Je veillais à ne laisser aucune trace de moi dans le monde. Je ne soulignais pas les bouquins que je lisais, ne consignais ni dans un carnet ni dans un journal des morceaux de moi, même infimes. Si j'aimais quelque chose, je l'apprenais par cœur. Comme Fabrice Luchini, me disais-je en riant. Comme un acteur dont les paroles les plus authentiques proviennent de tirades récitées. Il fallait éviter de me construire malgré moi un profil psychologique. Je m'habillais de vêtements que je n'aimais pas vraiment. J'achetais au hasard des polars, dans les aéroports, que je ne détestais pas, mais dont la découverte dans mon sac ne pouvait rien dire sur mes goûts ou encore sur mes convictions. Je me retrouvais sans cesse en cavale. Et dans ma fuite en

avant, je me souhaitais parfois malgré tout un appartement à moi, avec une vie à moi, sans trop y croire d'ailleurs. Mon métier n'autorisait pas de telles attentes. Je l'avais choisi pour les sacrifices qu'il me demandait et je n'entretenais pas l'espoir d'acquérir un jour un espace propice à l'intimité. Néanmoins, je me retrouvais chez Anne Frank tous les ans. L'Annexe avait quelque chose à me donner, j'y ressentais une appartenance perdue ou à découvrir. Un sentiment vague de posséder une chambre à moi, comme l'écrivait Woolf, dont je n'ai jamais pris au sérieux le texte sur la nécessité de se procurer une pièce pour écrire ou exister.

Chez Anne Frank, j'y restais à chaque fois très longtemps, me faisant bousculer et engueuler par les touristes, qui en fin de compte ne voulaient pas s'éterniser dans l'appartement aux fenêtres trop borgnes. Je les observais dans leur désir de fuite. La visite devait être menée rondement, *schnell, schnell, vlug, vlug*, hop, hop, et on arrivait vite à l'espace cinéma avant la boutique, où on pouvait visionner un petit film sur Anne et apprécier les témoignages de ceux qui l'avaient connue et aimée. Certains visiteurs préféraient sauter le film et se précipiter dare-dare pour acheter le poster d'Anne Frank et le DVD de la pièce de théâtre...